

Parfois, à Bocca di Magra (où l'auteur passait des vacances en retrouvant d'autres intellectuels, Vittorini, Calvino...), nous parlions du rapport entre la ville et la campagne qui, à cette époque-là, était envisagé comme une équation à sens unique selon l'hypothèse marxiste. Je dois dire que l'interprétation de Marx continue à m'intéresser par son intelligence et sa profondeur. Toutefois, nous voyions ce rapport sous un angle différent. Pour nous, la ville était le miracle dans ce miracle encore plus vaste qu'est le territoire.

Je crois que s'occuper d'une ville est une entreprise très engageante et difficile. Je n'ai jamais pu m'occuper de plus d'une ville à la fois à la différence de ce que font en général les urbanistes. Pour travailler sur une ville, j'ai besoin d'entrer dans sa substance, ce qui n'est certainement pas facile, car il s'agit d'une substance complexe, enchevêtrée, tortueuse, dense.

Pour comprendre une ville, il faut pénétrer dans l'enchevêtrement des rapports qu'elle continue à développer avec son territoire et inversement. Cela était clair dans le concept de ville qui était propre aux paysans : réalités et symboles, esprit et sens, craintes et émerveillements. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, dans plusieurs régions italiennes, les paysans se rendant à la ville emportaient leurs chaussures qu'ils mettaient au moment d'en franchir les portes. Avant de franchir les portes, ils les mettaient et dès qu'ils étaient sortis de la ville, ils les enlevaient. Cela ne se fait plus. Mais enfiler ou enlever ses chaussures n'étaient pas un acte de soumission, mais de reconnaissance et de respect, comme quand on entre dans une église et on enlève son chapeau, ou on entre dans une synagogue et on le met, ou on entre dans une mosquée et avant d'entrer, on se nettoie les narines et les doigts et on enlève ses babouches. Ce sont des actes qui dépassent toute signification immédiate et qui pourtant disent tout.